

Antoinette BRENET

Les escargots de la Muluccha, ou la très véridique histoire de la découverte d'Alésia... et de ce qui s'ensuivit, Paris, Institut Vitruve, 1996, 242 p. + XXXIII p. d'annexes.

Cet intitulé pourrait laisser croire qu'il s'agit d'un roman historique, ou même d'une œuvre de pure fiction. Il n'en est rien. L'auteur, agrégée de Lettres classiques, fait revivre au long de ces pages une authentique « aventure archéologique » dans laquelle elle s'est trouvée engagée et qui, commencée voici bientôt soixante ans, n'a pas encore connu son dénouement. Afin de situer les étapes de cette aventure, il nous faut tout d'abord effectuer un bond de vingt et un siècles en arrière.

Un soldat amateur d'escargots

Nous sommes en l'an 106 avant l'ère chrétienne. Depuis quelques années, Jugurtha, roi de Numidie, défie les légions romaines. Décidé à en finir avec ce gênant rebelle, le consul Marius débarque à Utique. Salluste, dans son *Bellum Jugurthinum*, nous a laissé le récit de cette campagne, au cours de laquelle se déroula un épisode cocasse que l'historien latin s'est plu à nous conter par le détail. Revenant d'attaquer Capsa (Gafsa), Marius arrive au pied d'une forteresse située « à proximité du fleuve Muluccha ». C'était une plate-forme naturelle qui surplombait la plaine environnante par des à-pics impressionnants et qui n'était accessible que d'un côté. La jugeant imprenable, Jugurtha y avait rassemblé ses réserves et ses trésors. Marius tentait en vain de l'attaquer du côté accessible, mais il se heurtait toujours aux défenseurs. Or, un soldat ligure, au cours d'une corvée d'eau, remarqua que la falaise hébergeait de nombreux escargots. Il se mit à la recherche de ces gastéropodes et découvrit ainsi une voie d'accès, étroite et escarpée, qui permit aux Romains de prendre l'ennemi à revers et d'emporter la place.

L'étrange silence d'un historien

L'implantation de la France au Maghreb, au cours du XIX^e siècle, amena historiens, géographes et archéologues français à s'intéresser au passé de la région, entre autres à la présence romaine dont témoignaient d'innombrables vestiges. On lut et relut les auteurs latins afin d'identifier les sites et de retracer la marche des armées. Il apparut très vite que Salluste, avec le *Bellum Jugurthinum*, représentait une source privilégiée, à cause de la précision de ses informations et de la solidité de sa documentation. Il avait

eu, en effet, tout le loisir de puiser aux sources locales, orales et écrites, lorsque, nommé gouverneur de l'Africa Nova, il séjourna dans l'ancienne Numidie à partir de - 46. Toutefois, dans le cas présent, à savoir la prise du repaire de Jugurtha, notre historien était demeuré dans le vague. Trop préoccupé peut-être de montrer à ses lecteurs comment l'issue d'un combat décisif dépend parfois d'impondérables, Salluste avait oublié de préciser l'emplacement de la bataille. L'expression « non loin du fleuve Muluccha » incita alors les chercheurs à se mettre en quête d'un cours d'eau qui eût conservé ce nom à travers les siècles.

La question fut débattue entre savants, mais l'opinion dominante opta finalement pour la Moulouya, qui marque en partie la frontière entre le Maroc et l'Algérie. C'est la position de Stéphane Gsell, entre autres, dans sa monumentale *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*¹. Un « détail » embarrasse toutefois ces historiens : si Marius est allé combattre sur les bords de la Moulouya aussitôt après la prise de Capsa, c'est une expédition de plus de deux mille kilomètres aller-retour qu'il a dû entreprendre. Or, Salluste n'en souffle mot ! Qu'à cela ne tienne : on supplée à cet étrange silence.

« Entre l'expédition de Capsa et celle de la Muluccha, écrit Gsell, Salluste omet de dire qu'un hiver s'écoula. On ne sait dans quelle région Marius établit ses troupes pendant les mois où il ne fit pas campagne »². Et un peu plus loin : « Il est à croire que ce ne fut pas seulement une longue promenade militaire : traversant des pays qu'il n'avait pas encore soumis, il eut sans doute des résistances à vaincre... L'expédition dura donc plusieurs mois ; elle remplit la plus grande partie de la campagne de l'année 106, peut-être la campagne tout entière. Selon sa coutume, Salluste n'en raconte qu'un épisode, qui prend ainsi un relief exagéré »³.

Un jeune archéologue contestataire...

Remettre en question l'identification Muluccha-Moulouya, soutenue par des voix aussi autorisées, relevait de la témérité. C'est pourtant ce que l'archéologue André Berthier osa faire. Conservateur du Musée G. Mercier de Constantine, Berthier était originaire de la « métropole », mais il s'était attaché complètement à ce coin du Maghreb où il exerçait ses fonctions. Il était notamment chargé d'explorer le site de Tiddis, à quelques kilomètres

au nord-ouest de Constantine⁴, et ses recherches l'avaient amené naturellement à fréquenter les auteurs anciens qui avaient écrit sur cette région. Il a lui-même conté dans quelles circonstances il prit conscience des difficultés auxquelles on se heurtait en identifiant la Muluccha avec la Moulouya⁵. L'ouvrage de Salluste à la main, il résolut de reprendre l'ensemble de la question. De longues recherches le conduisirent aux conclusions suivantes :

- La fameuse Muluccha désigne non pas la Moulouya marocaine, mais l'Oued Mellègue, une rivière qui prend sa source dans les Nementcha (est algérien), pénètre en Tunisie et longe la frontière algéro-tunisienne avant de rejoindre la Medjerda.

- La forteresse naturelle située à proximité de cette rivière et qui fut prise par Marius n'est autre que la Kalaat Senan, au nord-ouest de Thala (Tunisie), connue d'ailleurs par les populations environnantes sous le nom de « Table de Jugurtha ».

- La ville de Cirta, quartier général des troupes romaines, n'est pas Constantine comme on l'affirmait alors, mais Le Kef (dans l'Ouest tunisien), localité qui portait elle aussi le nom de Cirta.

C'est en 1950 que Berthier publia les résultats de ses découvertes⁶ ; ils bousculaient, on s'en doute, un certain nombre d'idées reçues et contredisaient des autorités aussi respectées que Gsell, Carcopino, Albertini, pour ne citer que ces noms-là. On lui fit sentir l'incongruité de ses positions⁷. Mais l'argumentation de l'archéologue était solidement étayée : elle s'appuyait à la fois sur les textes historiques anciens, sur les données de l'épigraphie et de la numismatique, sur des observations d'ordre arithmétique (notamment

⁴ André Berthier vient de publier une admirable synthèse de ses travaux sur Tiddis : *Tiddis, cité antique de Numidie*, Paris, de Boccard, 2000, 493 p.

⁵ A. Berthier, *La Numidie, Rome et le Maghreb*, Paris, Picard, 1981, p. 24-26.

⁶ *Le « Bellum Jugurthinum » de Salluste et le problème de Cirta*, Constantine, 1950, 145 p. + cartes. Repris dans *Recueil des Notices et Mémoires de la Société archéologique de Constantine*, vol. 67, 1950-51 (même pagination).

⁷ « Quand, en 1949, écrit André Wartelle, A. Berthier... publia son étude intitulée *Le « Bellum Jugurthinum » de Salluste et le problème de Cirta*, à peine le monde savant daigna-t-il y prêter attention. On le cita parfois, mais plutôt par condescendance, pour ne rien oublier ; on ne le lut point ; on ne prit pas en compte ses arguments ; on négligea sa démonstration, pourtant marquée au coin brûlant du plus pur bon sens. » (Préface à l'ouvrage *La Numidie, Rome et le Maghreb*, cité note 5).

¹ 8 vol., Paris, 1913-1928.

² Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, VII, 235-6.

³ *Ibid.*, VII, p.236-7.

en ce qui concerne le nombre d'étapes nécessaires à une éventuelle expédition jusqu'à la Moulouya), et tout simplement sur des remarques de pur bon sens. En outre, cette nouvelle localisation des événements faisait justice des prétendues lacunes, imprécisions et inexactitudes de Salluste, et l'historien latin s'en trouvait réhabilité.

Frappé par les résultats obtenus, Berthier élargit l'enquête à d'autres auteurs et se trouva ainsi amené à remettre en cause toute une partie de la géographie ancienne du nord de l'Afrique. Il parvenait à la conclusion que le royaume de Numidie, loin de s'étendre de Carthage jusqu'au Maroc, n'a guère dépassé, vers l'ouest, l'actuelle frontière tuniso-algérienne⁸. Surtout, l'archéologue mûrissait peu à peu une méthode de recherche qu'il a lui-même exposée au fil de ses ouvrages.

« Il m'a paru qu'il était avant tout nécessaire de négliger, dans un premier temps, les travaux des historiens contemporains et de se reporter aux seules sources. Ces sources devaient être étudiées dans la pureté de leur témoignage. Les opérations guerrières devaient faire l'objet d'une constante confrontation avec le terrain. D'où ma première démarche : relire les textes en ayant constamment sous les yeux les cartes d'état-major »⁹.

La seconde étape dans la mise en place de sa méthode s'inspire de la pratique du portrait-robot en usage dans certaines enquêtes policières. Elle « consiste à recueillir auprès de témoins tous les énoncés de traits caractéristiques. En réunissant ces détails, on peut se faire une idée de l'aspect physique des individus en cause. Pour cela on procède à un montage des différents éléments et ce montage devient le portrait-robot. Nous avons pensé qu'une telle méthode pouvait servir à l'historien. En analysant avec soin un texte descriptif d'un auteur ancien et en faisant le tableau de toutes les expressions contenant les éléments de sa description, on peut imaginer la configuration d'un site. Il faut d'abord réunir les composantes, pour ensuite, d'après elles, réaliser une esquisse »¹⁰.

... et récidiviste !

Berthier eut l'occasion de tester la valeur de sa méthode dans un contexte tout différent, à savoir la localisation de la bataille d'Alésia, qui vit la victoire de César sur Vercingétorix et la reddition du chef gaulois, en l'an 52. La question avait déjà provoqué des débats passionnés au milieu du XIX^e

⁸ Toute son argumentation est exposée dans l'ouvrage cité ci-dessus, note 5.

⁹ *La Numidie, Rome et le Maghreb*, p. 28.

¹⁰ *Raisons et méthodes*, document dactylographié non publié, cité par A. Brenet, p. 39.

siècle, entre ceux qui identifiaient Alésia avec Alise-Sainte-Reine (dans le département actuel de la Côte d'Or) et ceux qui optaient pour Alaise (département du Doubs). Napoléon III fit alors procéder à des fouilles qui donnèrent raison aux tenants d'Alise-Sainte-Reine. A la suite de nouvelles recherches effectuées au début du XX^e siècle, on considéra cette identification comme définitivement acquise. Or, il est certain que l'emplacement soulève un certain nombre de questions quand on le confronte avec le récit de César dans ses *Commentaires*. Cela n'avait pas échappé à l'attention d'A. Berthier qui retrouvait là une problématique similaire, à bien des points de vue, à celle de la localisation de Cirta ou de la Muluccha. « Dans les trois cas, on avait affaire à un témoignage antique riche et détaillé, de première main pour ce qui était de César, issu de sources très proches en ce qui concernait Salluste. Et chaque fois une localisation érudite postérieure, fondée sur des bases peu sûres, acceptant des contradictions pourtant irréductibles, avait conduit commentateurs et historiens à douter, non pas de la localisation érudite, mais du témoignage initial. Comme pour la Cirta de Salluste, on avait généralement admis... le manque de rigueur descriptive de César »¹¹.

L'Algérie vivait alors des années de guerre. Au début, Berthier vit dans cette nouvelle recherche une simple diversion aux événements tragiques qui se déroulaient autour de lui ; mais, peu à peu, il se laissa prendre au jeu. Après avoir établi un « portrait-robot » à partir d'une étude attentive du texte de César, il le confronta patiemment à des cartes à l'échelle 1/500 000 de l'est de la France. Au bout de longs tâtonnements, un site lui sembla enfin correspondre à ce qu'il cherchait : il ne se trouvait ni dans la Côte d'Or ni dans le Doubs, mais dans le département du Jura, à proximité du lieu-dit Chaux-des-Crotenay. Des reconnaissances sur le terrain et de brèves campagnes de fouilles permirent des découvertes qui paraissaient conforter l'intuition première. Mais le plus difficile restait à faire, à savoir convaincre l'administration compétente et affronter les tenants de la vérité officielle, pour qui Alésia ne pouvait être ailleurs qu'à Alise-Sainte-Reine. Car, on le sait, « il est plus difficile de faire admettre une vérité que de la découvrir ».

Nous ne suivons pas les multiples péripéties de cette nouvelle aventure, qui sont contées, tout au long et avec beaucoup de verve, dans le livre de Mme Brenet. En effet, la bataille d'Alésia n'est pas encore terminée : elle continue d'opposer les partisans d'Alise-Sainte-Reine et ceux de Chaux-des-Crotenay, par le truchement de publications dont certaines débordent parfois le domaine scientifique pour se laisser aller à la polémique

¹¹ Brenet, *op. cit.*, p. 40.

ou même aux attaques personnelles. Qui l'emportera ? L'issue du combat demeure incertaine. Certes, l'argumentation de Berthier et de son équipe est impressionnante, mais la décision finale appartiendra aux autorités compétentes.

Il nous a semblé utile de rendre compte ici de ces débats entre spécialistes. N'oublions pas que l'essentiel des travaux de Berthier concerne le Maghreb. Les difficultés auxquelles l'archéologue s'est heurté au cours de sa longue carrière, ainsi que l'originalité de sa méthode, ne sont peut-être pas dépourvues d'intérêt pour les chercheurs maghrébins.

Tout d'abord, cette méthode accorde la plus grande importance aux témoignages contemporains ou proches de l'époque étudiée. L'historien ou l'archéologue se doit de les aborder sans aucun *a priori* : il ne s'agit pas pour lui d'y vérifier le bien-fondé d'une opinion qu'il s'est déjà formée, quitte à en modifier ou compléter le texte, mais d'y quêter des éléments en vue de s'approcher le plus possible de la vérité recherchée. Il y faut beaucoup de persévérance et de passion. Berthier n'en manquait pas : mobilisé lors de la « campagne de France » en 1943-1944, il s'était procuré le *Bellum Jugurthinum* qui l'accompagna désormais à bord de son blindé et qu'il relut dans les moments de répit !¹²

Cependant, le chercheur ne peut pas s'en remettre au texte ancien avec une confiance illimitée. Tout d'abord, l'auteur, quelles que soient ses qualités, n'est pas infallible ; ensuite, la transmission du texte entraîne des altérations de toutes sortes, qui affectent de préférence les noms de lieux et de personnes. Les éditions modernes courantes sont parfois bien imparfaites. C'est le cas même pour les classiques latins et grecs. Ainsi, « 278 manuscrits et fragments du *Bellum Gallicum* existent actuellement dans le monde, répartis entre 19 pays et 81 bibliothèques publiques et privées. Moins d'une trentaine d'entre eux ont été consultés, le plus souvent sur la base du hasard ou d'un choix arbitraire. A titre d'exemple, la toute dernière édition allemande Teubner réduit à quatre le nombre des manuscrits de référence »¹³. En ce qui concerne le Maghreb, il n'existe à ce jour aucune édition valable de l'*Histoire* d'Ibn Khaldûn ; quant au *Kitâb al-masâlik wa-l-mamâlik* d'al-Bakrî, l'une des références majeures pour la toponymie de la région, quantité de noms de lieux sont méconnaissables dans les manuscrits, les copistes ayant voulu masquer leur ignorance au prix d'interprétations fantaisistes.

Une approche pluridisciplinaire du texte s'avère donc indispensable. L'exemple d'Alésia est ici éclairant : c'est en découvrant combien le « texte reçu » des *Commentaires* de César est parfois éloigné de l'original, que des chercheurs de l'Institut Vitruve ont décidé de procéder à une révision totale de l'édition du *Bellum Gallicum*. Naturellement, les difficultés se multiplient avec le nombre de manuscrits à collationner ; mais, dans ce domaine, des projets qui pouvaient apparaître démesurés dans le passé deviennent désormais réalisables grâce aux possibilités de l'informatique.

Les informations glanées au fil des œuvres consultées sont ensuite confrontées aux vestiges que livre le terrain. Et le terme « vestiges » ne doit pas être restreint aux ruines, aux monnaies et aux inscriptions, mais il englobe aussi la toponymie actuelle et les traditions orales. Bien qu'elles véhiculent assez souvent des éléments légendaires, celles-ci n'en conservent pas moins des bribes de vérité que l'archéologue et l'historien ne sauraient négliger.

Les polémiques qu'a déclenchées l'identification de certains sites (hier ceux de Cirta et de la Muluccha, aujourd'hui celui d'Alésia) montrent combien s'avère difficile la remise en cause des thèses officielles. Non seulement les institutions en place cèdent volontiers à la tentation d'un immobilisme commode, mais, dans le cas de l'archéologie, d'autres intérêts peuvent interférer : une commune ou une région accepterait malaisément de voir contestée l'authenticité d'un site historique, surtout si elles ont investi dans sa mise en valeur touristique.

Mais les affrontements entre spécialistes n'ont pas que des effets négatifs. Dans la mesure où ils suscitent des échos dans les médias, ils peuvent provoquer l'intérêt du grand public pour des recherches dont les résultats sont d'ordinaire réservés aux milieux spécialisés. Les débats autour d'Alésia passionnent l'opinion bien au-delà du cercle des initiés. D'ailleurs, même en dehors de tout contexte polémique, on ne saurait trop encourager les chercheurs à faire connaître au plus grand nombre l'état de leurs travaux. L'expérience montre que des colloques ouverts au public ou des ouvrages de vulgarisation peuvent y contribuer. Ressusciter le passé d'un pays est la vocation de l'historien et de l'archéologue, mais le passé représente un patrimoine qui appartient à tous les citoyens. Aider ceux-ci à se l'approprier, tel est le défi lancé aux chercheurs. Souhaitons que l'exemple d'André Berthier puisse les encourager à le relever.

ANDRÉ FERRÉ

Les notes ci-dessus étaient déjà rédigées lorsque nous est parvenue la nouvelle du décès d'André Berthier, en décembre 2000. (N.D.L.R.)

¹² Cf. *La Numidie, Rome et le Maghreb*, p. 26.

¹³ Brenet, *op. cit.*, p. 237-238.

Pierre Claverie Un Algérien par alliance, Paris, Éditions du Cerf, coll. L'Histoire en vif, 2000, 391p. 140 F.

Écrivant dans les *Carnets de Notes* de son ouvrage *Mémoires d'Hadrien*, Marguerite Yourcenar observe que "c'est par l'idéalisation ... à tout prix, par le détail lourdement exagéré ou prudemment omis, que se disqualifie presque tout biographe : l'homme construit remplace l'homme compris... quoiqu'on fasse, on reconstruit toujours le monument à sa manière. Mais c'est déjà beaucoup de n'employer que des pierres authentiques."

Les pierres authentiques de cette biographie de Pierre Claverie, évêque d'Oran entre 1981 et 1996, sont d'abord la documentation solide sur laquelle le texte est fondé. Ceci comporte la correspondance abondante de Pierre Claverie avec les siens, ainsi que les archives de Mgr. Henri Teissier, archevêque d'Alger, compagnon de Pierre Claverie pendant trois décennies. S'ajoutent à cela de nombreux entretiens avec les proches de Pierre Claverie, et avec ceux qui l'ont connu à diverses étapes de sa vie, notamment ses amis oranais. J.-J.Pérennès, dominicain et économiste de formation, a vécu dix ans en Algérie, ce qui lui a permis d'analyser le contexte du parcours de Pierre Claverie. Ce contexte était d'abord celui d'Alger des années quarante et cinquante où Claverie a passé une enfance heureuse, même si, avec le passage du temps, il a pris conscience de son enfermement dans une "bulle coloniale". Il en est d'ailleurs venu à employer l'expression augustinienne "péché originel" pour désigner l'exclusion sociale et politique qui a caractérisé l'Algérie française. L'indépendance de l'Algérie au mois de juillet 1962, Claverie l'a vécue sur place, comme appelé au sein de l'armée de l'air, ayant auparavant passé cinq ans de formation dominicaine en France. Les écrits de Claverie à cette époque sont marqués par une certaine prise de distance par rapport à l'ambiance de panique et d'appréhension qui régnait parmi les pieds-noirs.

Authentique, ce livre l'est aussi par la capacité de l'auteur à reconnaître que Claverie se livrait peu, qu'il était "un homme assez secret sur tout ce qui le concernait intimement.. "(p.68) "recyclant" dans la prière ses débats intérieurs face à la tragédie algérienne, (p.84) ne connaissant pas, semble-t-il, les tâtonnements qui sont le lot commun de beaucoup. On ne connaît pas non plus, parmi ses multiples et proches amis, un confident, à qui il se soit raconté (p.327). On rejoint ici l'opacité d'une vie racontée telle qu'une Marguerite Yourcenar la percevait : "tout nous échappe, et tous, et nous-

mêmes." Sa conversion à l'Algérie indépendante, où Claverie revient en juillet 1967 pour rejoindre une communauté dominicaine et se mettre à l'étude de la langue arabe, a peut-être mobilisé ses énergies entièrement, lui épargnant les remises en cause qui ont secoué l'Église catholique pendant les années soixante. Si le chapitre v porte le titre "À la rencontre joyeuse de l'autre", évoquant notamment son étude de l'arabe au maximum de ses capacités, l'auteur fait également allusion aux défis auxquels Claverie s'est affronté dans le Constantinois : le dénuement de cette Algérie profonde et les relations difficiles entre l'évêque (Mgr Scotto) et son clergé.

Le ch. vi ("Le temps des responsabilités") est centré sur le séjour de Claverie au Centre d'Études diocésaines à Alger, et on sent chez l'auteur un souci de ne pas négliger l'arrière-fond algérien des années soixante-dix : la croissance démographique, le développement des «industries industrialisantes», l'arabisation, jusqu'au "printemps berbère" de 1980. Les débuts de son épiscopat en Oranie (1981-1996) sont heureux mais les défis vont se préciser à partir de l'année 1988 avec l'occupation du devant de la scène par l'islamisme politique. Claverie n'était pas, ou très peu, "un intellectuel en chambre"(p.137), adhérant peu aux hypothèses des "orientalistes" (son parcours d'arabisant s'est fait en grande partie en dehors du milieu universitaire) mais il a fait preuve en 1991 d'une érudition qu'il laissait peu paraître au quotidien, à travers un texte intitulé "Lectures du Coran". Ses connaissances de l'islam et de l'Algérie étaient à la fois livresques et vivantes, fruit de contacts et de recherches personnels ; on peut signaler toutefois que *l'Annuaire de l'Afrique du Nord* (t.XXXIV) lui a ouvert ses pages en publiant un témoignage intitulé *Algérie, fin 1995*.

Cette approche personnelle et pratique, on la retrouve aussi dans le domaine du dialogue islamo-chrétien. Réticent devant les rencontres organisées des années soixante-dix, Claverie préférait des échanges fondés sur une réelle confiance mutuelle et sur une prise en compte des différences et de l'altérité. On rejoint ici la prise de conscience de l'autre, algérien et musulman, qui s'est opérée en Claverie pendant son adolescence à Alger, une prise de conscience qu'il a approfondie en revenant après l'Indépendance. Cette réflexion a été nourrie par le renouveau de la théologie des religions non-chrétiennes au cours des années soixante et soixante-dix, ce qui l'a amené à déclarer : "on ne possède pas la vérité et j'ai besoin de la vérité des autres." Claverie ne se situait pas avec aisance sur le terrain philosophique (on cherchera en vain des allusions explicites à un Ricœur ou à un Levinas dans ses pages) mais sa conscience du drame de l'altérité éveillera des échos

de sympathie chez ceux qui, dans le sillage de Husserl, ont aspiré à une perception d'un monde peuplé par une pluralité de sujets, "sujets pour ce même monde", comme disait Husserl, "qui font l'expérience de moi". Sa préférence pour un dialogue interreligieux à partir d'une réponse commune aux défis de la modernité se précisera au fur et à mesure que l'Algérie s'enfoncera dans la crise structurelle des années quatre-vingt dix : la mystique du service fraternel et l'enthousiasme des années soixante évoluent vers une attention à la vie quotidienne, avec son lot d'obscurités et de contradictions, éclairées par la beauté des paysages algériens, à laquelle il n'était pas insensible. Parcourant son diocèse d'Oran pendant l'année sombre de 1994, il commente la beauté des amandiers, les tons bleutés du ciel en fin de journée.

Sur les lectures de Claverie dans le domaine littéraire proprement dit, Pérennès reste assez discret, mais on peut se demander quelle a été l'influence d'écrivains tels qu'Albert Camus et Jean Sénac (poète pied-noir qui choisit l'Algérie indépendante et fut assassiné à Alger en 1973). Certains ont perçu chez Claverie un attachement profond à l'Algérie qui rappelle les *Noces* de Camus et sa célébration du printemps à Tipasa.

À côté de cette attention au quotidien vécu comme victoire sur ou devant des lendemains incertains, Claverie était sensible aussi à ce qu'on pourrait appeler en anglais *the big picture*, le grand tableau, celui d'une Méditerranée-carrefour, porteuse d'une histoire accumulée en couches épaisses. Si Claverie a su éviter la nostalgie pour un passé méditerranéen plus-que-parfait, il entretenait néanmoins la vision d'une Mer commune, une Méditerranée "mitoyenne" (*Mutawassit*), où les noms des pays se réfèrent à un classement dépassant les frontières des États. En décembre 1995, à l'occasion d'un colloque tenu à Naples, en écoutant un orchestre andalou accompagner un chanteur juif marocain, Claverie se demandait pourquoi de tels moments de bonheur étaient si fugitifs. On retrouve ici un écho d'Albert Camus, (originaire lui aussi d'Alger) dont l'œuvre est émaillée de références aux bonheurs éphémères. Cette vision allait de pair avec sa perception douloureuse des "lignes de fracture" qui traversaient la société algérienne, et les deux derniers chapitres de ce livre (p.283-371) le rejoignent dans les deux ans de la crise algérienne avant sa mort en août 1996. Une partie de ces chapitres est consacrée à l'affaire de Sant'Egidio, une communauté chrétienne italienne qui a proposé en novembre 1994 une "plate-forme" pour la résolution pacifique du conflit algérien. Les principaux signataires sont des partis proscrits en Algérie et cette initiative est mal reçue par les autorités

algériennes et par des courants au sein de l'opinion publique. Claverie juge cette intervention inopportune et la critique vigoureusement. Quelques remarques s'imposent ici : Pérennès fait preuve de *fair-play* en présentant sous un jour favorable cette communauté innovatrice et fervente de Sant'Egidio (qui a joué un rôle d'intermédiaire dans un accord de paix signé en Mozambique en 1992) mais on sent qu'il ne cherche pas à examiner les hypothèses et les doutes qui entourent bien des aspects de la crise algérienne (entre autres l'initiative de Sant'Egidio). Il réussit toutefois à faire sentir le ton de ces années, les dernières de la vie de Claverie : des interventions fréquentes (trop fréquentes même au goût de son entourage) dans les médias, des déplacements sous la menace des "faux barrages", qui allaient de pair avec un approfondissement intérieur de sa foi personnelle, nourrie par la lecture des textes tels que ceux de Dietrich Bonhoeffer, résistant chrétien au nazisme. Les derniers jours de Claverie sont racontés en détail, en particulier la dernière matinée qu'il a passée à Alger, sa ville natale ; libéré par la force des circonstances (la visite d'un ministre français) de son escorte, il peut revoir certains lieux de son enfance, des stations sur une voie qu'il ne referait jamais plus, car le soir même de ce jour-là (le 1^{er} août 1996) il est assassiné à Oran avec son chauffeur algérien.

L'itinéraire de Pierre Claverie ne s'est pas pourtant arrêté. Il se poursuit à travers des interrogations ; laissant d'un côté les obscurités sur l'identité de qui l'a tué, Pérennès juge plus utile de se demander pour qui, ou pour quoi, il a vécu. La question de l'altérité semble centrale dans sa vie, avec la violence comme rappel de notre incapacité à promouvoir une humanité plurielle. À côté de ces enjeux de la modernité on peut noter chez Claverie, dans ses derniers écrits et déclarations, une certaine modestie qui permet de reconnaître que la vie humaine est inachevée, partiellement réalisée même si le croyant qu'il était n'hésitait pas à percevoir une espérance paradoxale dans les lieux de déréliction et d'abandon. Certes, sa vocation d'évêque catholique dans un pays musulman était particulière, ainsi que le contexte algérien des années quatre-vingt dix, mais il nous semble que la destinée de Claverie était à la fois fruit de la contingence et de la liberté. Liberté qui s'est exprimée à travers une série de choix dont le dernier était de rester en Algérie à un moment où il aurait été plus "raisonnable" de garder un profil bas ou de s'éloigner. Ceci faisant, Pierre Claverie a rejoint ceux et celles qui n'ont pas eu cette marge de liberté mais qui ont préféré la résistance à la soumission.

DAVID BOND p.b.